

## ÉGLISE SAINT-AUBIN - BLAISON

### 1. — L'ÉGLISE DU XI<sup>e</sup> SIÈCLE

Pendant les guerres du début de la féodalité, un château fort, où s'établit un des plus puissants féodataires de comté d'Anjou, fut construit sur la pente du coteau, au dessous de Saint-Sauveur ; et un peu plus bas, sous la protection du château, un bourg. Le comte Foulques III, surnommé Nerra ou le Noir, grand bâtisseur, y fonda une nouvelle église dédiée à Saint Aubin et y institua sous le patronage du même saint, un chapitre de quatre chanoines et dix chapelains. De plus, il fit déplacer le service paroissial, que le curé de Saint-Sauveur, abandonnant son église, vint dès lors célébrer dans l'église collégiale du château. (Célestin Port.-Dictionnaire).

Saint Aubin, évêque d'Angers, d'origine Bretonne, mort en 550, est de tous nos anciens évêques angevins celui dont le culte fut le plus populaire au Moyen-Âge. Le diocèse actuel d'Angers compte vingt deux églises paroissiales dédiées à ce saint et on en trouve dans presque toutes les régions de la France, surtout en Normandie.

D'après l'usage presque général de l'époque, l'église est orientée, c'est-à-dire a son chevet tourné vers l'orient, où a vécu Notre Seigneur Jésus-Christ.

« L'église de Blaison a été bâtie en 1020 par Phili de Godène, et voûtée, cent ans après par Jaubouilli. Elle a été faite avec des tuffeaux de Raindron et de Coutures qu'on transportait à dos d'animaux dans les bâts, parce qu'il n'y avait point de routes dans ce temps-là. » Telle est la tradition orale qui se transmet de génération en génération et qui m'a été citée par le père Jean Couturier, mort à 85 ans, en 1923.

Nous pouvons nous faire une idée de cette première église, qui a fait place à l'église actuelle.

Cette église du XI<sup>e</sup> siècle, était de style roman ; la croisée d'ogive n'a été connue qu'au siècle suivant. La porte en plein-cintre qui ouvre sous la galerie est un des rares détails caractéristiques qui nous en restent. Les murs de la nef ont été conservés au moins en partie, avec cette porte et le « fer à cheval » qui la surmonte extérieurement. Au-delà du clocher, une sorte de petit bras de croix, beaucoup plus étroit que le transept actuel, élargissait l'église de chaque côté, et se terminait par une absidiole ronde. La base de l'absidiole gauche a été découverte par les travaux exécutés sous les fondations en 1936. Venait ensuite le chœur avec sa longueur actuelle mais moins haut et moins large que la nef. L'édifice se terminait par une abside ronde, plus basse et aussi large que le chœur. C'est la disposition que l'on remarque dans l'église de Cunault, qui remonte aussi au XI<sup>e</sup> siècle. À Cunault, un mur sépare à l'intérieur l'abside du chevet, visible au dehors, et transformé en sacristie. L'abside de l'église de Blaison s'est conservée longtemps avec ses cinq fenêtres romanes et n'a disparu que dans la seconde moitié du siècle dernier.

### 2. — VOÛTES ET CHARPENTES.

Deux fois au cours du XII<sup>e</sup> siècle, en 1130 et en 1147, le comte d'Anjou brûla le château de Blaison, dont le baron s'était révolté contre son suzerain. L'église dut en souffrir, et la paix revenue, on prit des mesures de défense en la restaurant. Les murs de la nef portent actuellement un chemin de ronde, régulier au midi, assez inégal au nord et muni de meurtrières percées dans une muraille peu épaisse qui borde le mur extérieurement : c'est semble-t-il, le mur de la nef du XI<sup>e</sup> siècle conservé. À l'intérieur de l'église, des murs de refend portent de forts arcs dans l'alignement des murs du chœur et sont à la fois terminés et décorés par des colonnes groupées symétriquement de chaque côté. Les quatre groupes situés à la croisée du transept se ressemblent ; les groupes qui séparent les traversées de la nef se répondent deux à deux. Les chapiteaux qui surmontent ces colonnes et reçoivent les formerets et arcs-doubleaux, n'ont pas les mêmes sculptures.

C'est sur ces arcs, ces murs et ces colonnes que reposent les voûtes de la nef. La tradition et les archéologues sont d'accord pour les faire remonter à la fin du XII<sup>e</sup> siècle. M. le chanoine Urseau

remarque leur ressemblance avec les voûtes de la salle du Musée St-Jean qui remontent aux environs de l'an 1180. Ces voûtes rappellent celles de la cathédrale de Poitiers ; or quand notre compatriote, Maurice de Blaison, devint évêque de Poitiers en 1198, une partie des voûtes de sa cathédrale était déjà exécutée : voûtes domicales légèrement bombées, avec de gros tores cylindriques, styles de l'époque du Comte Henri Plantagenêt. Cet évêque fit construire à Mirebeau une collégiale, et les chapelles, dont on lui attribue la construction, ont à la retombée des nervures des voûtes, des têtes de personnages. A Blaison les voûtes ont de ces figurines au sommet sans nervure des arcs : deux à la travée voisine de la grande porte, trois à la travée suivante, une à la troisième. A la retombée de cette troisième voûte, à gauche, se trouve le fameux coq qui intrigue tous les visiteurs. Ce serait la signature de l'architecte. Si le père Couturier le nommait Jaubouilli, dans d'autres familles on lui attribuait le nom de Coq-en-pot. Et c'est avec une véritable émotion qu'en 1934 j'ai lu sur une feuille affichée à la porte de la mairie le nom d'un M. Coquempot. Était-ce un arrière petit-fils ou petit-neveu de notre architecte ? Dans les combles, sur les arcs de la nef repose aussi un second mur encadrant le chemin de ronde et qui porte la remarquable charpente de l'église. A l'alignement des murs du chœur, sur les arcs qui séparent les voûtes des transepts et ceux qui joignent les murs de refend de la nef, repose cette charpente, d'une merveilleuse unité formant comme une immense salle sur toute la longueur de l'église. Les charpentes et les voûtes des transepts ressemblent à celles de la partie principale.

Une remarque s'impose. Au-dessus de la nef, les sablières, les « tirants », pièce de bois qui relie les deux côtés de la charpente et les montants sont simplement équarris ; sur les transepts et sur le chœur, les sablières présentent des moulures, tirants et montants sont sculptés : ce qui fait croire que la charpente de la nef ne devait pas être vue, tandis que le reste devait être visible d'en bas et destiné à porter une voûte de bois. Toutefois aucune trace de clous ne se voit sur les pièces de la charpente.

Il semble donc que cette charpente ait été posée après la construction des voûtes de la nef.

Ailleurs, les voûtes sont plus récentes que la charpente : l'un des tirants est engagé dans la maçonnerie de la voûte de la croisée du transept, et il a fallu en supprimer un pour placer la voûte surélevée du chœur.

Solidement appuyées sur les colonnes et les murs transversaux, les voûtes de la nef semblent n'avoir jamais travailler. Les voûtes des transepts reposent sur les murs, et leur masse de pierre exerce une forte pesée. Du côté du midi il a fallu chaîner le pignon et les murs du transept à une époque que j'ignore ; la fenêtre en a souffert, elle a perdu son fer à cheval, son ogive plus évasée repose sur des tuffeaux dont on a taillé l'angle exprès, et il a fallu ajouter du côté opposé à la sacristie, un énorme contrefort dont les matériaux tranchent avec les matériaux primitifs.

Au nord, le contrefort opposé au clocher a lui aussi cédé en 1934 et nous avons tous présents à la mémoire l'importance et la durée des travaux exigés par sa consolidation.

Notons encore que au-dessus de la petite travée, la charpente a subi une légère déviation. Il y a solution de continuité dans les sablières et le faîtage. Il y avait eu une légère erreur dans l'exécution des plans.

### 3. — TRANSFORMATIONS

A la fin du XII<sup>e</sup> siècle l'architecture ogivale a commencé son apparition ; nous la retrouvons dans les modifications de l'église de Blaison. La principale fut sa transformation en forme de croix latine parfaite. Les petits transepts furent rasés un peu plus bas que le niveau du sol et remplacés de chaque côté par des bras de croix exactement proportionnés à la longueur de l'édifice. Un haut pignon sépara le chœur de l'ancienne abside. De hautes et étroites fenêtres ogivales ornèrent ces nouveaux murs, celles du fond du chœur et du transept droit, en leur partie inférieure murée. On remplaça dans les murs de la nef, les anciennes fenêtres romanes par les hautes fenêtres gothiques dont deux ont été depuis totalement murées, et la plus large l'a été en partie. A quelle époque ? Les fenêtres du fond du chœur et du transept accusent le XIII<sup>e</sup> siècle ; Célestin Port attribue au XIV<sup>e</sup>

siècle la réfection de la partie supérieure du clocher au-dessus de la base primitive conservée, et au XV<sup>e</sup> siècle la grande fenêtre de la façade, disparue en 1854.

D'après l'historien Hiret, les Anglais gâtèrent — nous dirions aujourd'hui dévastèrent — l'église de Blaison. De là des travaux de remise en état partiels et successifs. Les fenêtres latérales du chœur, inégales et assez dissemblables, sont du gothique plus compliqué du XV<sup>e</sup> siècle. Les murs du chœur portent visiblement les traces de reprises partielles.

Si les voûtes des transepts copient celles de la nef, la voûte du chœur présente des nervures plus ouvragées, plus compliquées ; par ailleurs ses formerets sont beaucoup plus irréguliers que les autres, et ceux de gauche ne parviennent pas à retomber sur les chapiteaux des colonnettes qui les attendent.

Il est en effet remarquable que dans toute la longueur de l'église les chapiteaux s'élèvent à la même hauteur : ceux des grosses colonnes qui portent les voûtes, dans la nef, ceux des colonnes d'angle des transepts, ceux des colonnettes des angles du chœur, si menues pour ne pas faire contraste avec les minces colonnettes qui séparent les trois fenêtres du chœur, et qui elles-mêmes portent un chapiteau au niveau des autres, tout en montant encore pour encadrer les fenêtres et se terminer encore par mi chapiteau.

Sur l'une des pierres du revêtement extérieur, près du nouveau vitrail, on lit gravé en belles lettres gothiques du XIV<sup>e</sup> siècle le nom de Jehan Jobault. C'est assurément le nom d'un architecte, celui sans doute que la tradition a déformé en Jaubouilli. C'est peut-être lui qui a élevé au-dessus de la masse de la base les fenêtres du XIV<sup>e</sup> siècle au clocher, les unes ouvertes pour laisser passer le son des cloches, celles des angles dessinées sur la maçonnerie du mur. Des colonnettes sans couronnement qui s'élèvent au-dessus de ces ogives prouvent que le clocher s'élevait autrefois plus haut. Quant à l'angle de la tour le plus près de l'église vers la place, c'est la foudre qui en 1751 a détruit sa décoration ogivale.

Dernière remarque. Les récents travaux ont permis de constater que les murs très épais sont recouverts à la surface de belles pierres blanches ; mais l'intérieur du mur est de la maçonnerie ordinaire.

#### 4. — AMÉNAGEMENTS SUCCESSIFS

Visitons l'intérieur de l'église vers 1650. Entrant par la grande porte, nous trouvons la nef, jonchée de nombreuses pierres tombales sous les sièges, terminée par un jubé à l'entrée du transept. Deux autels sont adossés au jubé : l'autel de la paroisse dont j'ignore le vocable, et l'autel St-Avertin. Elle contient chaires, fonts baptismaux et confessionnaux et est réservée au service paroissial. Le jubé la sépare de la partie réservée au service canonial. Il sert d'appui aux 40 magnifiques stalles du XV<sup>e</sup> siècle qui occupent le bas du chœur. Vers le fond, l'autel du chapitre occupe le milieu, entre deux portes ogivales qui servent d'entrées dans l'abside romane du XI<sup>e</sup> siècle, aménagée en sacristie. A gauche de l'autel, sous la petite fenêtre, creusée en partie dans le mur, on voit le tombeau de haute et puissante dame Jehanne Pinard, veuve de Messire Claude de Goulaine, baron de Blaison, morte en 1604, et celle d'un autre membre de la famille de Goulaine ; de l'autre côté, une porte ogivale donne entrée dans une autre pièce qui n'est peut-être alors que salle de réunion des chanoines, munie d'une cheminée et décorée d'une belle voûte de style Renaissance, mais dont la construction au XVI<sup>e</sup> siècle a fait condamner la fenêtre du XV<sup>e</sup>. Dans le transept, une porte ayant, en plus de celles du chœur, un couronnement ogival en fer à cheval, ouvre dans le clocher. Au long du mur oriental, il y a un autel de la Sainte Vierge et ce bras de croix renferme l'enfeu de la famille de Goheau, probablement dans un caveau où on descend par un escalier auquel donne accès une porte plein cintre, du côté du clocher. Dans l'autre bras, autel N.-D. de Pitié et caveau des chanoines. Quatre larges fenêtres de décoration, dont une seule ouverte au-dessus de l'autel de la Vierge, rompent la monotonie des murs intérieurs.

Cent ans plus tard. Les stalles et l'autel ont changé de place. M. l'abbé de Cheverue, seigneur de la Boutonnière, a fait disposer le chœur à la romaine à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. L'autel a été avancé entre les colonnes de l'entrée du sanctuaire, les stalles sont derrière appuyées aux murs du chœur sur

trois côtés ; un panneau plein remplace le vide exigé dans l'ancien emplacement pour le passage des processions. Les portes du fond sont condamnées par les stalles ; les tombes seigneuriales masquées ou plutôt détruites ; la vieille abside n'a plus de communication avec l'église et la salle capitulaire sert de sacristie ; encore a-t-il fallu en déplacer la porte dont les stalles obstruaient la moitié.

En 1799. L'église ne sert plus au culte. En 1792, on a enlevé le jubé et les autels de la nef, d'accord avec le curé constitutionnel. Après la suppression du culte, on a démoli les petits autels du transept, scié les statuts des évangélistes qui ornaient les entrées des stalles, laissé sans entretien les murailles, enlevé la sainte table. Après le Concordat, on rétablit petit à petit. D'abord l'appui de communion est remis en place, on refait une chaire en 1804, les petits autels en 1828. M. Rhodier fait placer un grand autel en marbre en 1822, avec un tabernacle en marbre, remplacé par les gradins et le tabernacle en bois qui sont encore en place (1834). La même année 1834 voit placer aussi le grand Christ en face la petite porte et le groupe de l'Assomption dans la plus grande fenêtre du chœur. Dans les mêmes années, M. de Chemellier multiplie les tableaux dans l'église. Aux tableaux du chœur, on sacrifiera le baldaquin qui surmontait les stalles et qui ne survit qu'au milieu, là où il n'y a pas de tableau.

## 5. — RESTAURATION DE 1854

En 1853-54, la désaffectation et l'enlèvement des terres du cimetière permirent une restauration urgente. Le mur de la nef au midi, enterré depuis des siècles est tout salpêtré. Il fallut remplacer par des tuffeaux neufs le revêtement extérieur sans pouvoir assainir les pierres des colonnes, toutes pénétrées d'humidité et on dut se résigner à conserver le triste spectacle, que présente à l'intérieur la base des murs et surtout des colonnes du midi.

La façade principale était toute rongée par les pluies de l'ouest. On avait dû la chaîner. Il fallut la remplacer complètement, mais les murs nouveaux n'ont pas l'épaisseur des anciens.

La façade précédente avait la nudité des pignons des transepts : au bas, la grande porte ogivale ; au dessus une grande fenêtre ogivale du XV<sup>e</sup> siècle. Deux projets proposés pour la restauration envisageaient une façade plus ornée : en bas, quatre arcades gothiques encadrant la porte principale ; à mi-hauteur du pignon, la belle grande fenêtre ogivale reproduite entre quatre arcades romanes aveugles ; ou bien une rangée de sept arcades en plein-cintre, dont les trois centrales garnies de vitraux-grisailles, rompent la monotonie du mur, ainsi que trois autres arcades aveugles au-dessus. Ce fut ce second projet qui fut adopté. Il est étonnant que M. Port ne s'en soit pas aperçu et ait imprimé que la façade a été rétablie telle qu'elle, avec sa fenêtre XV<sup>e</sup> siècle.

A l'intérieur, on regratta et rajeunit les murs, les clefs de voûte furent repeintes, un filet rouge souligna les joints des assises des arcs doubleaux.

## 6. — LA FIN DE L'ABSIDE DU XI<sup>e</sup> SIÈCLE

Les plans de M. Dainville, l'architecte qui fut chargé de cette restauration, sont conservés à la mairie et donnent une idée de l'état où se trouvait, en 1854, l'abside primitive du XI<sup>e</sup> siècle.

Conservée d'abord comme sacristie de la nouvelle église, elle fut privée de toute communication directe avec cet édifice, lorsqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, on modifia la disposition du chœur, et que les stalles condamnèrent les portes intérieures. Elle ne fut plus dès lors qu'une pièce de débarras où on remisait les objets matériels servant aux décorations et aux différents usages de l'église, grâce à une porte ouvrant sur le cimetière. Le concordat la remit comme dépendance accessoire de l'église, à la disposition du conseil de fabrique, et elle continuait à servir de débarras. On y déposait les ardoises destinées aux réparations et les autres objets encombrants. Il arriva même une fois ou deux que, faute de posséder un violon municipal, on y enferma des vagabonds ou, des délinquants : le maire faisait demander la clef au conseil de fabrique et la rendait après le départ de l'interné. Mais le 22 décembre 1833, le maire, M. Joubert, pour y enfermer un détenu, fit enlever et remplacer la serrure et garda la clef, sans avertir le conseil de fabrique. Une feuille volante, conservée au milieu des papiers de la fabrique contient le projet d'une véhémence protestation de M.

Piet, président du conseil de fabrique, contre ce bris de clôture, cette violation du Concordat, et des droits de la fabrique. Je ne sais si la protestation fut adoptée par les fabriciens et présentée au maire, ni quelles furent les suites de l'affaire.

Mais les dessins de l'architecte en 1854 nous représentent ce petit édifice extérieurement privé de toiture ; dans la poussière accumulée au-dessus de la voûte une abondante végétation s'alimente : herbes folles et même arbrisseaux. Les murs, les cinq fenêtres romanes, la voûte figurent sur les plans. Rien d'étonnant que ce vestige, très intéressant au point de vue archéologique, mais sans grande utilisation pratique, et source de contestations, négligé depuis des années, peut-être à cause de ces contestations, ait été sacrifié. On épargna la dépense d'une restauration et ce vénérable monument fut démoli. Pour le remplacer, un mur supprima quelques unes des élégantes colonnes de la galerie et permit d'y déposer le matériel ; même, depuis quelques temps les brouettes municipales y fraternisent avec les planches du reposoir.

Actuellement, les seuls restes reconnaissables de l'édifice du XI<sup>e</sup> siècle sont la porte romane sous la galerie et la base du clocher dont les deux étroites baies romanes sont en grande partie murées.

L'église classée en 1851, avait été déclassée en 1853, probablement à cause des difficultés et mésententes au sujet de la restauration.

Elle fut classée de nouveau un peu avant la guerre, grâce aux démarches de M. Choleau, maire de Blaison auprès de la préfecture, et de M. Choppin, ancien maire de Gohier, auprès du conseil général.

Probablement le classement aurait sauvé « l'ancienne sacristie » dont un funèbre cyprès marque l'emplacement, j'allais écrire la tombe.

*15 Octobre 1937.*

**L. POIRIER.**